**Conséquences**

-D’une part, si la **démocratie libérale** est le stade ultime de la société alors toutes les sociétés existantes devront l’adopter de gré ou de force. Et, en effet, les sociétés occidentales vont très vite entreprendre d’imposer la démocratie libérale un peu partout. Dès le début des années 1990, elles poussent pour l’adoption de ce cadre dans les pays d’Europe de l’Est. À partir de 1992 (congrès de La Baule), la France impose à ses anciennes colonies africaines d’adopter la démocratie libérale c’est-à-dire le parlementarisme, le pluripartisme et le principe de l’élection sinon elle cessera de les aider financièrement. L’essentiel de ces pays vont alors entrer dans une zone de turbulences, de déstabilisation ; les élections engendrent alors souvent la réactivation de conflits ethniques ou tribaux qui dégénèrent régulièrement en guerres civiles. Aux débuts des années 2000, les États-Unis prolongent cette politique d’une manière beaucoup plus agressive ; par le biais de « *guerres préventives*» sensées détruire les « *bases arrière du terrorisme*», les États-Unis entendent exporter le modèle politique parfait en Afghanistan, en Irak… Mais là encore, les résistances sont grandes et les choses se révèlent bien plus difficiles que prévues. Les mêmes intellectuels américains conservateurs vont alors réinterpréter la démocratie comme une spécificité américaine inexportable.

-D’autre part, si la **démocratie libérale** est la forme parfaite de la société alors il devient inutile de vouloir changer l’ordre des choses ou de renverser l’ordre établi. L’idée de révolution est morte. Tout au plus peut-on, de l’intérieur, améliorer la démocratie libérale en renforçant ses principes que sont l’égalité et la liberté. En d’autres termes, la recherche d’une société plus juste ne doit se réaliser que dans le cadre d’une démocratie libérale qui est la donnée incontournable. Pour **Fukuyama**, la chute du mur de Berlin ne constitue donc pas seulement l’acte de décès de l’empire soviétique mais aussi celui de l’idée de révolution. La force du discours de Fukuyama tient dans ce qu’il reflète bien l’émergence d’un large consensus autour de la démocratie libérale considérée à la fois comme valeur et comme régime politique. D’autres penseurs ont dressé un constat similaire. Par exemple, un auteur souligne que « *La démocratie libérale est devenue le modèle dominant, hégémonique à l’échelle de la planète*» (**Philippe Bénéton**, « *Les deux versions de la démocratie libérale* » *in* **J. Roy** et **Ch. Millon-Delsol**, *Démocraties, l’identité incertaine*, Bourg-en-Bresse, Ed. Musnier-Gilbert, 1994, pp 131. **Philippe Bénéton** est un professeur de science politique français appartenant à la mouvance conservatrice) ; un autre écrit qu’« *un seul et unique modèle de pouvoir démocratique, la démocratie représentative moderne, constitutionnelle et laïque, fermement ancrée dans une économie essentiellement de marché, domine la vie politique du monde moderne*» (**John Dunn**, « *Démocratie : l’état des lieux* » *in* *La pensée politique*, n°1, mai 1993, p 82. **John Dunn** est professeur de science politique aux Etats-Unis). D’une manière plus tranchée, un autre encore juge que « *la démocratie est notre destin* » (**Philippe Raynaud**, « *La démocratie à l’épreuve d’elle-même* » *in* **Siep Stuurman** (sous la dir.), *Les libéralismes, la théorie politique et l’histoire*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1994, p 216. **Philippe Raynaud** est professeur de science politique à Paris ; il est un défenseur et un spécialiste de la pensée libérale). Même le philosophe **Marcel Gauchet** écrivit récemment que « *nous avons vu la démocratie l’emporter sans coup férir et sans même combattre sur un ennemi formidable contre lequel on la croyait mal armée. Nous l’avons vu rallier, au-dedans, les contradicteurs qu’on pensait les plus réfractaires. (…) Nous avions beau savoir que l’histoire n’avance que de surprises en surprises, celles-là sont de taille. Nul n’avait vu le retour de faveur qui a transmué un régime décrié en horizon indépassable de nos destinées politiques*» (**Marcel Gauchet**, *La démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, coll. « *Tel*», 2002, avant-propos pp I-II).

-**Limites**: La thèse de **Fukuyama** est provocante ; c’est pourquoi elle suscita de si vives critiques et réserves. Deux perspectives nous paraissent ici pouvoir être dégagées qui conduiront à infirmer la position de **Fukuyama** tout en explorant plus à fond cette notion.

-Tout d’abord, l’avènement et l’affirmation de la démocratie procèdent d’une histoire extrêmement complexe qui n’a pas encore dit son dernier mot. L’originalité de la démocratie tient peut-être au fait qu’elle est un objet insaisissable dont le sens, la valeur, la pratique ont constamment été redéfinis selon les lieux et les époques. Nous sommes alors loin du déroulement linéaire et logique d’un processus conduisant inéluctablement au triomphe du modèle parfait. Loin d’être une « *fin de l’Histoire*», la démocratie est le fruit d’un « *parcours inachevé*».

-Ensuite, la démocratie ne peut être ramenée à « *la représentation parlementaire plus le marché*» comme le fait **Fukuyama** sans une profonde mutilation du concept et une perception restrictive des pratiques. En d’autres termes, la démocratie a toujours proposé et continue d’offrir des visages très diversifiés. Loin d’être une forme figée, la démocratie est une invention permanente.